

mécina

Les cahiers critiques de Mathilda

Numéro 3

Parutions inopinées

Novembre 2013

Sommaire :

Page 1 : Édito et sommaire

Pages 2 et 3 : *La vie d'Adèle* – chapitres 1&2

Page 4 : Parenthèse
« En ce moment je lis, j'écoute... »

Pages 5 : *Real Humans*

Pages 6 et 7 :
Émotions/déceptions

Pages 8 : Parenthèse
« Musique, chansons, paroles... »

Pages 9 et 10 :
Gabrielle

Page 10 : Parenthèse
« Moi je rêve ... »

Page 11 : Séance de rattrapage !

Pages 12 et 13 : *La vie domestique*

Page 13 : Bilan et Contacts rédaction

Edito.

Quelle avalanche de films ces dernières semaines ! Le léger vide qui succède à cette déferlante me donne enfin le temps de vous livrer mes impressions. C'est parti !

Un véritable tourbillon ! La quête échevelée et vibrante d'Adèle, le mignon parcours de l'ingénue et poignante Gabrielle, la bourrasque que jette Juliette dans son pavillon de banlieue, où elle refuse tout en bloc : Roméo, son packaging vie parfaite et tout ce qui va avec... Bon, certes, il y aura aussi un château en Italie vide d'émotion, une âme qui ne guérit pas et le surplace d'une femme qui s'en va. Mais surtout une chinoise à bout de souffle, un lumineux, magnifique et doux Llewyn Davis, et un fulgurant et transcendant Transperceneige !

Laissons-nous emporter !

Les vies...

... d'Adèle, dans :

1. *La vie d'Adèle, chapitres 1 et 2* d'Abdellatif Kechiche

...de Gabrielle, dans :

2. *Gabrielle* de Louise Archambault

...de Juliette, dans :

3. *La vie domestique* d'Isabelle Czajka

LA VIE D'ADELE – chapitres 1 & 2, d'Abdellatif Kechiche

Avec : Adèle Exarchopoulos, Léa Seydoux, Jérémie Laheurte. Scénario : Abdellatif Kechiche et Ghalya Lacroix, d'après l'œuvre de Julie Maroh. 2h57. France, 2013.

En 2 mots, l'intrigue : Adèle, jeune lycéenne en devenir, se cherche et se construit. Elle découvre l'amour, la vie. Et ce en grande partie grâce à Emma, qui va la révéler à elle-même, dans tous les sens, de toutes parts. Pour le plus beau, vers le plus dur, toujours plus haut.

On ne présente plus la Palme d'Or 2013, choc, polémique, controverses... Dur, dur alors, de se détacher de tout ça pour retrouver un regard neutre à poser sur cet étrange objet. Essayons pourtant d'en faire abstraction, pour en extraire seulement ressenti et sensations.

Mitigée je suis. Mitigée je reste. Qu'est-ce qui ressort de ces trois heures intenses de projection ? Beaucoup beaucoup d'émotions, des performances d'actrices indéniables, la sensibilité sur un fil, le cœur qui bat, qui bat...

Alors voilà, moi j'ai préféré le chapitre 1. La découverte, la construction d'Adèle. Ses recherches, ses essais. Le brouillon de la vie qu'elle souhaite, épanouie, aboutie. Les jolies lumières qui dansent sur son visage, sur celui d'Emma. Les cheveux en bataille, les bouches qui mangent, les mots qui sortent, et les larmes. Et surtout toute cette émotion. Palpable, intense, dense. Avec d'ailleurs cette larme. La larme de l'amour trahit, de l'erreur de parcours. Rien de plus touchant que cette histoire qui ne marche pas, entre Adèle et un garçon du lycée. Un garçon beau, adorable, attentionné. Exemple. Avec tout à aimer. Mais ça cloche, et Adèle en est sincèrement désolée. La cruauté aussi. L'intolérance, le rejet. La

peur de l'inconnu, de la différence. Et les amis qui restent, qui accompagnent. Ce tourbillon d'une jeune fille qui vit, palpète, vibre en tous sens, lorsqu'enfin elle trouve ce qu'elle cherchait, ou plutôt qui. Emma, enfin, est là.

À nous le chapitre 2. Esquisse d'un amour qui meurt, qui se gondole. Car ni l'une, ni l'autre ne s'y reconnaît plus. Car chacune est rattrapée par ses limites, ses choix de vie, le monde dans lequel elle vit. Là, ça se corse. Adèle apparaît soumise, effacée, presque résignée. Après avoir pris les devants de la vie avec tant d'acharnement. Décevant. Avec une Emma de plus en plus insupportable en artiste mégalomane, torturée, incomprise. Qui ne voit plus qu'elle, alors qu'Adèle ne voit qu'Emma. Et va finalement voir ailleurs pour montrer qu'elle est encore là, mais plus pour longtemps. Fatale erreur... Car si Emma est éperdument amoureuse, passionnément, démesurément, elle est aussi ultra possessive, ultra intransigente, ultra cruelle. Et ainsi la rupture éclate, inopinément, furtive et peu crédible. Tant l'une déborde et dévaste, devant l'autre qui plie et s'écrase. Comme deux esclaves de l'amour, qui ne savent plus comment. Qui ne savent plus pourquoi. Ça ne peut plus durer. Mais ça ne peut pas s'arrêter. Alors ça continue dans les cœurs...

Malgré ce certain manque de crédibilité lors de moments clefs (la rupture, et Adèle en maîtresse), et des scènes de sexe vraiment

trop longues (on ne sait même plus pourquoi on est là, on voudrait juste les laisser tranquille, on ne se sent pas invité dans ces scènes-là, et d'ailleurs pourquoi le serait-on ?), il émane toutefois de ces belles et puissantes images toute la passion, la force, l'envergure de l'amour. Des sourires qui éclairent un visage, des lèvres qui s'embrassent, des mains jointes, des corps et des vies épanouies. Mais aussi le visage ravagé par la douleur, creusé par les larmes, envahit par la tristesse. Le manque, la frustration, le vide de l'amour qui dure toujours mais a disparu.

Kechiche le virtuose –quoi qu'on en dise– capte quelque chose. D'unique, de vrai, d'authentique. On sent le plaisir, on sent la souffrance, on sent l'envie, le désir, la peur, l'humiliation, la décontenance. On sent les cœurs battre à l'unisson. Les cœurs légers, exaltés, lors de danses ou de manifestations. Les cœurs lourds, déchirés, lors de disputes, de confrontations. Mais où va aller Adèle, après tout ça ? Vers un chapitre 3 ? Peu importe à vrai dire, à nous de l'imaginer. Le tout c'est qu'elle va continuer, avec tout cela sur et dans son cœur. Comme nous, qui nous retrouvons avec une nouvelle histoire d'amour, belle et complexe qui, comme le film, recèle tout autant de défauts et d'accomplissements, de points noirs et d'illuminations, de réussites et de faux pas. Toujours plus vers la lumière, toujours plus vers l'essence de la vie, toujours plus beau, toujours plus haut.

Oh, et justement, à ce propos, je suis tombée il y a peu sur un film superbe ! Il s'agit de *C.R.A.Z.Y* de Jean-Marc Vallée. Chronique d'un jeune homme cette fois, Zachary, dit Zac. Qui grandit dans un univers familial impitoyable, avec machiavéliques frères et père, mais un ange pour mère... Au milieu de tout ça, Zac se débat avec son ressenti, ses

aspirations, ses craintes, ses envies. Et le poids de ce qu'on attend de lui, du regard du père, du regard des autres. Une authentique quête émotionnelle, sociale, sensuelle, introspective, pour se trouver, se retrouver, s'aimer et aimer tel que l'on est. On y retrouve beaucoup des états d'âme d'Adèle, mais encore plus de la bande-dessinée dont Kechiche s'est inspiré, *Le bleu est une couleur chaude*, qui tout comme *C.R.A.Z.Y*, s'attarde tout particulièrement sur cette question d'acceptation de soi et des autres vers l'harmonie, plus que les rebondissements de la relation amoureuse. À voir absolument.

N.B : *La vie d'Adèle* est un film librement inspiré de la bande-dessinée *Le bleu est une couleur chaude*, de Julie Maroh, publiée chez Glénat, France, 2010.

Et *C.R.A.Z.Y* est un film de Jean-Marc Vallée, avec Marc-André Grondin, Michel Côté, Emile Vallée ; Canada, 2006.】

Parenthèse

En ce moment...

... **J'écoute** *Horizons*, de Déroit (Bertrand Cantat et Pascal Humbert)... N'en déplaise aux critiques intempestives et recadrages acerbes, je persiste à penser qu'il faut juger l'artiste en tant que tel, pour ce qu'il nous propose à écouter et à partager. Parlons donc de sa musique, tiens ! Un album relativement attendu, mais aussi quelque peu redouté, cela va sans dire... Et puis on est plutôt content du résultat ! Un univers bien sombre, en effet, mais qui s'allège de petites notes égrainées, ou se dynamise de rythmes bruts et déchaînés. Avec peut-être un manque de mélodies parfois, mais toujours autant de poésie... Un « Avec le temps » un peu trop poussif et braillard pour ma part, mais le magnifique « Droit dans le soleil », ballade mélancolique absolue, et les beaux titres en anglais. Somme toute, une réussite d'après moi, une création artistique cohérente, posée, aboutie. Torturée, mais où pointe encore l'espoir...

... **Je lis** *Robert Guédiguian cinéaste*, une façon ludique et jolie de découvrir ou de revisiter l'œuvre de Guédiguian, riche cinéma familial, engagé, affirmé, singulier. Un grand nombre de films comme un seul, un fil tendu tout le long de son œuvre, où l'on retrouve les personnages, les questionnements, les idées... Des témoignages, des éclairages,

et puis de splendides photographies qui explicitent sa démarche et nous font voyager dans ses trente ans de cinéma. Comme un beau complément de *Robert sans Robert*, des approches bienveillantes qui nous donnent juste envie de voir les films de Guédiguian qu'on a ratés. De revoir ceux qu'on a aimés. Et d'attendre impatiemment les prochains réalisés ! Vivement conseillés : *Dernier été*, *Marius et Jeannette*, *Mon père est ingénieur*, *L'armée du crime*, et *Les neiges du Kilimandjaro*.

Retrouvez...

- ✓ *Horizons*, premier album du groupe Déroit, 2013, Barclay.
- ✓ *Robert Guédiguian cinéaste*, de Christophe Kantcheff, aux Éditions du Chêne, 2013.
- ✓ *Robert sans Robert*, un film de Bernard Sasia, 1h30, France, 2013.
- ✓ *Dernier été* (1h30, France, 1980), *Marius et Jeannette* (1h42, France, 1997), *Mon père est ingénieur* (1h48, France, 2004), *L'armée du crime* (2h19, France, 2009), et *Les neiges du Kilimandjaro* (1h47, France, 2011) : films de Robert Guédiguian, avec Gérard Meylan, Ariane Ascaride, Jean-Pierre Darroussin...]

REAL HUMANS : Sang bleu mais cœur battant

Première saison d'une série créée par Lars Lundström, réalisée par Harald Hamrell et Levan Akin. Avec : Pia Halvorsen, Lisette Pagler, Johan Paulsen, Andreas Wilson, Marie Robertson, Camilla Larsson... Scénario : Lars Lundström. 10 épisodes de 58 minutes. Suède, 2012.

En 2 mots, l'intrigue : Dans un futur proche, un monde relativement semblable à celui d'aujourd'hui, des robots, eux tout à fait semblables à nous, humains, sont venus s'installer dans nos vies. Si l'on y met le prix, et selon nos souhaits, le robot fera le ménage, les courses, s'occupera des enfants, travaillera à l'usine... Bref, remplira toute tâche dont on voudrait bien se passer. Et autour de cette mode qui se répand, ses dérivés : les robots sont programmés, ont une identité strictement contrôlée par l'État, mais ne va pas tarder à se développer toute une activité parallèle qui les récupère, les trafique, les répare, leur donne une seconde vie illégale, avec des propriétés douteuses et incontrôlables... Sans compter ceux qui s'attachent à ces « machines », et voudraient en faire un ami, un amant, un humain...

La force narrative de *Real Humans* repose selon moi sur trois points clefs. Le choix, du à des contraintes économiques mais finalement opportun, de tourner l'histoire dans le monde actuel que nous connaissons, ressemblant en tous points. Avec seulement pour nuancer la présence des robots dans notre quotidien. Cela projette très efficacement le spectateur dans ce futur proche, qui pourrait bien être le notre rapidement. On se représente tout à fait l'arrivée de ces joyeux spécimens dans nos vies. Et surtout la possibilité que cela se produise. De ce fait, l'on se sent aussitôt concerné et proche des enjeux et problématiques que cela soulève.

Second point : le fait que les robots aient une forme humaine, très proche de la nôtre elle aussi, souligne d'autant plus les problèmes

éthiques, moraux que soulève une telle invention. Un anthropomorphisme qui nous confronte à ces singulières identités, à leur place dans la société, à ce qu'elles représentent en termes de fantasmes, d'esclavagisme, de considération de l'être humain... et technologique... Avec toujours ces fins détails tels la prise de courant ou les yeux d'un bleu électrique, qui viennent rappeler que ces robots ne sont justement pas des êtres humains. De véritables et authentiques être humains... Si c'était si simple... Si on leur greffe un cœur, des sentiments, des émotions... Si l'on mêle robot et humain pour conférer à des êtres hybrides une certaine forme d'immortalité ? Que se passera-t-il ? Où ira-t-on ? Vers quels lendemains ? La série pose toutes ces questions, plus ou moins réalistes, plus ou moins envisageables, mais jamais si loin de nous finalement...

Et dernier point : l'ambivalence des personnages, incarnant les différentes prises de position quant au phénomène : éliminer les « hubots » (« humains-robots »), ou leur faire une place dans notre société, avec droits et devoirs, ou les utiliser comme de simples objets... En cela la série nous pose vraiment la question, la question des limites des inventions humaines lorsqu'elles lui échappent des mains. Et à nous, alors, de choisir notre bord...

Rendez-vous début décembre sur Arte pour la saison 2 !]

Émotions/déceptions

Déceptions...

... *Elle s'en va*, d'Emmanuelle Bercot (France, 2013, avec Catherine Deneuve, Nemo Schiffman, Gérard Garouste) : Elle s'en va... Ou du moins elle essaye. Bettie plaque tout, comme ça, paf, sur un coup de tête. Elle quitte son restaurant en plein service pour aller au diable vauvert... Hop, l'aventure, c'est parti ! Malheureusement, ça ne décolle pas. Si l'aventure, c'est rencontrer un petit vieux et se farcir un petit jeune... Bof. Une « authenticité » dangereusement proche des clichés... Faire ces trucs fous qu'on n'a jamais osés... Je ne sais pas pourquoi, on n'y croit guère. On a du mal à penser que justement ça pourrait arriver. Peut-être parce que l'intrigue se situe précisément là, entre le réel auquel elle se raccroche, et le fantasme avec lequel elle flirte. Et à vouloir trop jouer sur ce fin fil tendu, on tombe. Dans le cousu de fil blanc. Le coup de la grand-mère revêche qui finit par se laisser amadouer par son chenapan de petit-fils, on nous l'a déjà fait... Le coup du road-movie qui fait du surplace, aussi. Et ainsi, les rebondissements qui sont censés faire mouche, tombent à plat. Tout est trop brouillon, tout va trop vite. Les émotions n'ont même pas le temps de s'installer qu'elles sont déjà là, et hop, déjà reparties. Dommage. On allait presque y aller aussi, mais finalement on reste là.

... *Mon âme par toi guérie*, de François Dupeyron (France, 2013, avec Grégory Gadebois, Céline Sallette, Jean-Pierre Darroussin) : Au départ on apprécie plutôt. Ces personnages sensibles, à fleur de peau, pleins de rage à canaliser en douceur. Ces personnages qui souffrent, qui se font souffrir. Alors qu'ils pourraient si bien se

guérir... L'idée du don, du toucher, de l'emprise qui dépasse la pensée et déroute le personnage est bien belle, et fonctionne pas mal. Et l'idée de ces êtres meurtris qui se rejoignent, se tendent la main, c'est beau aussi. Mais finalement non, on n'accroche pas. C'est trop gros, trop grossier. On ne comprend pas, on ne comprend plus. L'idée, les personnages. On les perd en chemin. Peut-être parce que l'intrigue voit trop grand, entre la culpabilité de Fredi, son soudain amour pour une douce ivrogne, sa place dans son petit réseau de voisins, la reconstruction de sa vie familiale, et l'apprivoisement de son don... Et peut-être parce que finalement ça sonne creux. Guérir les petits maux ne signifie tout de même pas tout d'un coup gérer tous les malheurs du monde sur son dos. Être sauvé par plus torturé que soit n'est peut-être pas si simple que ça. Capter la lumière crépusculaire avec autant de grâce, et saisir d'un seul mouvement tout le potentiel affectif de Grégory Gadebois d'une part, et toute la délicatesse de Céline Sallette d'autre part, ne semblent pas suffire non plus à faire de ce film une réussite. dommage encore une fois.

... *Un château en Italie*, de Valéria Bruni-Tedeschi (France, 2013, avec Valéria Bruni-Tedeschi, Louis Garrel, Filippo Timi) : De mes déceptions, celle-ci reste sans doute la plus amère. Bien que l'univers, la personnalité, le jeu de la réalisatrice ne soient pas mon grand dada, *Actrices* m'avait tout de même subjuguée. Par son intelligence, sa finesse, sa richesse. Là, paf, ce n'est pas du tout, du tout le cas.

Le film tombe à plat, plat, plat. Dans des délires et névroses de psycho-bourgeois. Franchement, ça ne va pas beaucoup plus loin que ça. Une famille qui se déchire à moitié pour des histoires d'argent, de biens, de choses qu'on a ou qu'on n'a pas. Qui semblent se demander : oh, ces quelques milliers d'euros entre mes doigts, oh mais qu'est-ce que j'en fais moi ? Oh bah zut, ils se sont envolés... Des personnages refermés sur leur moi, moi, moi, et qui se demandent pourquoi la vie me prend ceci et me pique ça, pourquoi elle m'inflige ci et ne m'offre pas ça, et qu'est-ce que celui-ci va m'enlever ou me reprocher... Des êtres qui ne font vivre les autres, il semble, que dans leur propre intérêt. Cet égoïsme, cette froideur peuplent tout le film, ses couleurs, ses images. Il n'en surgit donc par la moindre émotion, si ce n'est un profond agacement envers le jeu des acteurs, les décors austères de brocantes et de monastères... Et là où le film devrait être le plus éloquent, il reste blanc. Seuls émergent dans ce triste tableau la belle et rayonnante Céline Sallette encore une fois, un tantinet folle à souhait, et la seule qui semble vraiment aimer ; et Louis Garrel, dans toute sa fantaisie comique, dans tout son potentiel de séduction et de spontanéité. D'où tout de même quelques rires échappés, et une belle image pour terminer... Dommage trois fois.

Oh, émotions à présent ! ...

... avec *Inside Llewyn Davis*, d'Ethan et Joel Cohen (Etats-Unis, 2013, avec Oscar Isaac, Carey Mulligan, Justin Timberlake) : un réel petit bijou, qui a toute la puissance de la tragicomédie. Ce film n'est rien d'autre qu'une ballade, à la fois simple, belle, et mélancolique. Un film d'ailleurs peuplé de ballades folk, toutes entendues en intégralité, pour y saisir la cohérence avec le parcours de notre aventurier. Une aventure assez plate, pour ainsi dire, mais que le film parvient à rendre palpitante. À travers une répartie

douce-amère parfois cocasse, des personnages fins, drôles, et profondément attachants. Et par-dessus tout à travers une photo sublime, des nuances splendides, qui donnent à l'ensemble un grain en parfaite cohérence avec l'époque et l'état d'esprit du personnage. On est emportés, dans cette recherche d'aboutissement et de reconnaissance de notre petit chanteur folk, aux curieux compagnons de voyage. Où la quête fait souvent flop, mais de temps à autre hop ! Un régal.

... et enfin *Le Transperceneige*, de Bong Joon Ho (Corée du Sud, 2013, avec Chris Evans, Song Kang-Ho, Ed Harris, Jamie Bell) : un film délectable, lui aussi. Fulgurant. Cadre et personnages nous embarquent immédiatement à bord du train. Le contraste entre les langues, les peuples, les conditions de tous ces êtres pourtant réunis sur une seule et même planète, et ici en un même lieu, s'impose nettement et pose bien les enjeux. Un scénario efficace, qui sait s'approprier et même s'enrichir de la bande-dessinée dont il s'inspire, pour donner à l'intrigue son retentissement global et universel, pour donner aux personnages des identités floues, complexes, toujours ambivalentes. Et parvenir en un tournemain, dans un tourbillon de violence, de tension, de lutte, à retranscrire toute la problématique, l'essence, la contradiction, l'énigme de l'humanité. Sans rien lui épargner, sans tricher, sans enlever ni cruauté ni beauté, et sans donner de réponse... Pour se dire peut-être que finalement oui, c'est bien ce que fait l'humanité : tourner, tourner, tourner sans fin à bord d'un train infernal autour de la Terre, à perpétuité... Mais avec toujours des gens prêts à la transformer ?]

Parenthèse

Et voici notre **moment musical**, avec **l'info** et **la citation** du mois...

L'info : J'ai à nouveau débusqué des références à Jacques Brel ! Ciel, il est partout ! Et deux fois dans le même livre, c'est dire... Souvenez-vous, j'évoquais le mois dernier le roman *Les Trois Médecins* de Martin Winckler... Et bien voilà, notre cher Jacques y sévit aussi !

Ainsi, on peut lire p.660 : « Elle avait décroché l'interphone et crié : *Troisième droite, montez vite !*, sans attendre la réponse elle était sortie sur le palier et, en l'entendant grimper l'escalier quatre à quatre, elle s'était précipitée à sa rencontre et elle était tombée dans les bras de Bruno, son Bruno, son amour, l'homme de son cœur de son corps de sa vie, Bruno qui l'enlaçait, l'embrassait à pleine bouche, lui murmurait qu'il l'aimait qu'il l'aimait qu'il l'aimait qu'il ne voulait plus la quitter qu'elle ne devait plus le quitter qu'il serait tout pour elle **l'ombre de sa main l'ombre de son chien** et ils étaient restés là à s'embrasser se dévorer l'un l'autre jusqu'à ce que la lumière de l'escalier s'éteigne... »

Et p.673 : « La seule qui ne l'ait pas battu froid, c'est Emma, bien sûr. À l'église, quand elle l'a vu tout seul, elle a quitté le coin de la sainte famille et elle est allée se tenir près de lui. John n'était pas là, lui non plus n'a jamais été odeur de sainteté

– faut vous dire, monsieur, que chez ces gens-là on ne vit pas, on triche... »

Une chanson, des paroles :

Me vient alors ce couplet entonné à la fin de *Camille redouble*, lorsqu'elle va retrouver son amour de jeunesse pour, semble-t-il, un ultime rendez-vous :

« Que faites-vous là, petites filles
Avec ces fleurs fraîchement coupées
Que faites-vous là, jeunes filles
Avec ces fleurs, ces fleurs séchées
Que faites-vous là, jolies femmes
Avec ces fleurs, ces fleurs qui se fanent
Que faites-vous là, vieilles femmes
Avec ces fleurs, ces fleurs qui meurent

J'attends le vainqueur... »

Retrouvez...

- ✓ *Les Trois Médecins*, de Martin Winckler, éditions P.O.L, 2004.
- ✓ *Ne me quitte pas*, dans l'album du même nom, de Jacques Brel, 1972, Barclay.
- ✓ *Ces gens-là*, dans l'album du même nom, de Jacques Brel, 1965-66, Barclay.
- ✓ *Camille redouble*, de et avec Noémie Lvovsky, avec aussi Samir Guesmi, Julia Faure, Judith Chemla, India Hair..., 1h55, France, 2012.
- ✓ *Le Bouquet*, de Gaëtan Roussel, tiré de la bande originale du film *Camille redouble.*]

GABRIELLE, de Louise Archambault

**Avec : Gabrielle Marion-Rivard, Mélissa Désormeaux-Poulin, Alexandre Landry.
Scénario : Louise Archambault et Valérie Beaugrand-Champagne. 1h44. Canada,
2013.**

En 2 mots, l'intrigue : Portrait de Gabrielle, jeune femme atteinte de déficience intellectuelle, décidée à mener sa propre vie en autonomie, de suivre son cœur, ses envies, ses libertés. Aux dépens des préjugés, des inhibitions, des restrictions... Au mépris du danger.

Ce qui touche, c'est la simplicité. La spontanéité, la sincérité. De la démarche, du jeu, des émotions. Un tout qui donne un film bouleversant. Qui donne une place juste, entière, à chaque personnage. De la sœur, à la maman, en passant par l'amoureux et le chef de chœurs de la chorale. Des personnages on ne peut plus émouvants de délicatesse, d'attention, de respect les uns envers les autres. Chacun considère ceux qui l'entourent avec tant de bienveillance, qu'il n'en ressort qu'amour. Et un film lumineux, vraiment. De douces couleurs pastels peuplent de doux mouvements de caméra qui enveloppent, saisissent, caressent les visages, les expressions, les échanges. De magnifiques séquences chantées, qui laissent libre cours au lâché-prise, à l'expression, à l'émotion. Ainsi les personnages nous transmettent ce qu'ils ressentent, sans tricher. Une dialectique permanente entre ces êtres, qui tentent chacun de mener leur propre vie, épanouis, tout en y incluant les gens qu'ils aiment. Entre incompréhensions et fusion, partage et concessions, rires et larmes, avancées à reculons, fuites et

décisions, retrouvailles et séparations. Ou comment la vie de Gabrielle secoue, transporte, embarque, mélange tout ce monde. Où les yeux pétillent, où les cœurs chavirent, où les têtes tournent...

On aime ce film pour son audace, sa façon de briser habilement et délicatement les tabous, sans basculer dans le pathos. On reste sur la corde sensible, mais le ton demeure enjoué, musical, léger, optimiste. Chaque personnage évolue, handicapé ou non, les uns apprennent des autres, sont ainsi confrontés à leurs propres barrières, leurs propres limites. Les peurs que l'on peut apprivoiser, les douleurs que l'on peut apaiser, et les contraintes à accepter. Et ainsi chacun parvient à se réaliser, à s'affirmer, à faire sa place. Aux prix de quelques coups au cœur, mais pour mieux avancer.

Avec toujours une grande justesse dans l'expression des liens entre les gens. La complicité quasi-fusionnelle entre Gabrielle et sa sœur, qui la défend, la protège, l'accompagne partout. Qui lui donne le droit à la vie, à l'amour, à ses choix, à l'indépendance. Qui lui donne une chance. Mais aussi la place moins évidente des parents de Gabrielle et de son amoureux. Plus réticents, plus sceptiques, plus possessifs. Moins enclins à reconnaître que leurs enfants n'en sont

Parenthèse

Moi, je rêve...

De revivre l'émotion du film vu pour la première fois. De ces films que l'on aime tant, que l'on peut revoir tant de fois, mais que l'on aimerait revoir pour la première fois. Avec tout le piment, la surprise, le mystère de l'inconnu. Et l'alchimie de la découverte. *La guerre est déclarée, 8 femmes, Camille redouble, Les promesses de l'ombre, La vie est belle* (celui de Frank Capra !), *Hair, Holy Lola...* Font partie, pour moi, de ces films que l'on voudrait redécouvrir une nouvelle fois. Et de ces films aussi, dont on voudrait connaître la suite, suivre les personnages dans la continuité de leur vie. Comme le fil jamais éteint de notre imagination, qui peut alors vagabonder à souhait...

Quels sont les vôtres ?

- ✓ *La guerre est déclarée*, de Valérie Donzelli, France, 2011.
- ✓ *8 femmes*, de François Ozon, France, 2002.
- ✓ *Camille redouble*, de Noémie Lvovsky, France, 2012.
- ✓ *Les promesses de l'ombre*, de David Cronenberg, Anglo-canado-américain, 2007.
- ✓ *La vie est belle*, de Frank Capra, Etats-Unis, 1946.
- ✓ *Hair*, de Milos Forman, Etats-Unis, 1979.
- ✓ *Holy Lola*, de Bertrand Tavernier, France, 2004.】

plus... Et puis la mise en valeur des personnes qui entourent les handicapés : les beaux personnages du couple qui s'occupe de la maison d'accueil, ou le chef de chœur, plein d'enthousiasme ! Soit toute cette constellation de gens, cet étroit réseau de relations autour de ces si singulières personnes, autant tenaces que fragiles... Aussi attachantes qu'étouffantes, adorables qu'insupportables, troublantes de candeur et de spontanéité.

L'on ressent ce film comme une bribe de vie, un concentré d'émotions. Où l'on se réjouit de voir les visages s'éclairer d'un sourire, de voir les mains se frôler, les voix s'élever. Où l'on est heureux de voir les uns et les autres avancer sans se piétiner, ensemble, au-delà des différences. C'est possible, et c'est tellement enrichissant. Heureusement. À Robert Charlebois, curieux invité du film, de conclure :

« Si je chante c'est pour qu'on m'entende

Quand je crie c'est pour me défendre

J'aimerais bien me faire comprendre

J'voudrais faire le tour de la terre

Avant de mourir et qu'on m'enterre

Voir de quoi l'reste du monde a l'air »】

Séance de rattrapage !

Jusqu'ici, je dois l'avouer, Jean-Luc Godard n'avait pas éveillé mes passions cinématographiques. Mais il faut bien se cultiver, non ? Et ne pas rater ce monument inévitable, qui gagne à être creusé... Ainsi donc, je m'y suis penchée, du moins j'ai commencé... Compte-rendu !

À bout de souffle (France, 1960, avec Jean Seberg, Jean-Paul Belmondo) : Ce charmant jeu du chat et de la souris entre une petite frappe en cavale et sa dulcinée américaine demeure un véritable petit enchantement. Belmondo est on ne peut plus beau gosse et impertinent, déterminé et impatient. Jean Seberg est quant à elle indéfiniment craquante dans ses délicates robes rayées, sa pudeur toute en retenue, avec ses mystérieuses lunettes de soleil et son adorable accent américain. Un film tout mignon, tout sensible. Mais qui va surprendre vraiment dans sa résonance tragique, dans sa lecture plus fine des notions de mensonge, de trahison, de manipulation. Autour de cette adorable bluette un tant soit peu frivole et banale, deux morts s'abattent comme des couperets. Et transforment les personnages, leur donnent un nouveau visage. Donnent au film toute sa résonance et sa profondeur. Où comment le parcours et les choix de chacun ne sont jamais sans conséquence, pour les autres, pour la suite du chemin. Où comment même l'histoire la plus anecdotique et inoffensive peut mettre en scène deux assassins... S'il est difficile aujourd'hui de saisir l'aspect révolutionnaire qu'eut ce film dans l'histoire du cinéma, on en saisit cependant comme au premier jour toute la subtilité, la précision et la théâtralité, qui demeurent

délectables. Et cette superbe séquence finale, cette sublime et lente danse macabre...

Quand à **La Chinoise (France, 1967, avec Anne Wiazemsky, Jean-Pierre Léaud) :** il s'agit là d'une bien curieuse aventure, d'un huis clos singulier qui nous projette dans le théâtre de l'alternatif, du révolutionnaire, de la pensée qui bouillonne pour avancer. On se sent projeté dans un cerveau, dans une pensée qui se débat et part en tous sens, se met à l'épreuve pour se construire. Chaque personnage semble incarner une part d'une seule et même personne, dans le petit théâtre de sa tête. Ou l'appartement pourrait animer tout un monde, tout le monde, renfermer la terre entière à cette échelle. Chaque élément en serait alors l'expression. Et chaque plan, chaque détail, chaque visage est de toute beauté, comme un tableau venu là, juste pour faire beau. Le film a cela de transcendant que chacun de ses plans constitue une image, un tableau, un film en soi. Mais que toutes réunies elles forment aussi quelque chose. Un objet de réflexion inépuisable, à voir et revoir à l'infini pour en déceler toujours plus les montagnes de sens, de contradictions, de problématiques qui y sont posées. Des démonstrations les plus simples (faire deux choses à la fois) aux plus compliquées (tuer un opposant), toujours défendues avec autant d'aplomb. Des acteurs et des décors sublimes, un montage fin et précis... Un puits sans fond et sans fin, de créations, d'expressions, de connaissances, d'idées, d'imaginations, de sublimation de l'acte filmique et de la pensée cinématographique...]

LA VIE DOMESTIQUE, d'Isabelle Czajka

Avec : Emmanuelle Devos, Julie Ferrier, Héléna Noguerra, Natacha Régnier, Laurent Poitrenaux. Scénario : Isabelle Czajka, d'après l'œuvre de Rachel Cusk. 1h33. France, 2013.

En 2 mots, l'intrigue : 24 heures de la vie d'une femme, et des autres qui l'entourent dans un quartier résidentielle, abandonn es à leurs inéluctables vies domestiques et dérisoires.

Juliette mène une vie exemplaire : mari, enfants, pavillon de banlieue, vie professionnelle, vie active. Vie remplie et construite. Mais vie domestique aussi. Une femme rattrap e par son sort, par ce contre quoi elle a toujours lutté. Le repli, le renoncement. Le retour de la femme au foyer. Entour e de pâles copies d'elle-même, de femmes qui gèrent courses, ménage, maison, enfants. Parce qu'il faut bien. Parce que le mari est absent, va gagner de l'argent. Va à la chasse pour nourrir les petits. Elles ne vont pas se plaindre aussi ! Elles ont tout ce qu'elles désirent, elles sont pr eserv es dans leur cocon, dans leur petite existence saine, pleine et confortable.

Mais le tremblement pointe, le trouble s'insinue. Et si Juliette semble la seule à le remarquer et   s'élever contre, aucune de ses voisines n'y échappe. Chacune finit par se laisser rattraper. Cynisme, solitude, lassitude, peurs les rattrapent. Parce que la vie ce n'est pas à. Si l'on ne court plus après rien, pourquoi vivre alors ? Alors Juliette court, ces femmes courent, toute la journée. De leur lit à la salle à manger, de la maison à l' cole, de

la voiture au supermarché, d'un rendez-vous à l'autre. Pour ressaisir cette vie qui leur échappe. Car non, la vie ce n'est pas « s'occuper » en enchaînant activités ludiques et domestiques, la vie ne se réduit pas à un canapé flambant neuf, à l'achat compulsif, ou à des capsules de Nespresso... Heureusement. Mais l'on sent chez ces femmes, que si elles n'y prennent pas garde, cela le deviendra. Leur vie deviendra à. Un ennui mortel. Et loin de les réconforter, les échanges entre elles ne les renvoient qu'à leur propre image, qu'à la platitude de leurs existences quasi-similaires, toutes t l phon es.

Mais heureusement, elles nous sauvent, elles se sauvent. Car le monde continue à tourner autour d'elles, les interpelle. Et car certaines ne veulent plus supporter à. Cette cage dans laquelle elles se sont mises. Juliette est de celles-là. L'on ressent son malaise, ce qui bouillonne en elle avec une force irrépressible. Juliette la bombe à retardement semble même déposer un peu de sa poudre en chacun de ces beaux et tristes personnages féminins. Celle qui va tenir tête à son mari, celle qui va formuler ses angoisses, celle qui va l cher ses enfants pour lire *Courrier International*. Des petites résistances qui s'insinuent partout, entre la cigarette fum e avant le coucher, les

réflexions acerbes, les confidences comme des appels à l'aide.

Des portraits de femmes tous plus fins et plus subtils les uns que les autres, qui montrent justement que sous leurs façades comme des copies conformes, se cachent bien leurs vérités, leurs identités propres. Julie Ferrier, en monomaniaque matérialiste, Natacha Régnier, en overdose de maternité, ou Helena Noguerra, en épouse nombriliste abandonnée... Mais surtout Emmanuelle Devos, notre Juliette qui se bat, se contorsionne, se débat, se noie, s'emmêle, se démène dans cette complaisance qu'elle ne veut pas. Une femme forteresse qui illumine de sa présence, de sa détresse, de sa spontanéité, de sa volonté.

Isabelle Czajka a la majesté de représenter l'inertie de l'existence. Le moule comme un gouffre de la vie parfaite. Et toujours ces pierres qui viennent briser la vitre. Ces petits oiseaux qui refusent de rester enfermer. Qui veulent rêver, danser, rire. Et ne plus voiler leurs esprits. Ne plus se voiler la face. Confronter le drame de leur vie avec les drames du monde, endosser leur propre parcours, leurs propres envies, leurs propres défis. Pour qu'enfin cela prenne du relief dans tout ça. Pour qu'enfin cela ne sonne plus creux. Et s'il faut tout casser, ok, on y va. Du moins on l'espère. Nos Mrs Deloways modernes n'ont pas fini d'en baver, comme quoi ça n'a pas tellement changé... Juliette, pour toutes les autres, je t'en prie, ne lâche pas.

N.B : *La vie domestique* est l'adaptation du roman de Rachel Cusk, *Arlington Park*, paru en 2008 aux Editions Points...

... Et pour finir, une sage petite voix m'a suggéré le titre *Sommeil* de Stromae comme illustration exemplaire de cette histoire, et je crois qu'elle a raison... A vous d'écouter, et de juger !]

mécina

Les cahiers critiques de Mathilda

Et voilà, le numéro 3 ! Trois nouveaux portraits, trois femmes encore une fois, pour trois quêtes d'indépendance, d'affirmation de soi. Trois femmes qui refusent de se plonger dans le moule, d'abandonner leurs convictions. Pour aller au devant de leurs désirs, de leurs attentes. Aller au devant de la vie, et de tout ce qu'elle peut leur offrir. Même si c'est difficile. Même si c'est douloureux. Même si c'est vain. On y croit !

Pour tous commentaires, réactions, avis, suggestions, idées... ou pour recevoir les prochains numéros, envoyez-moi vos messages à l'adresse suivante : mathildacantat@gmail.com Retrouvez aussi **mécina** sur Facebook, sur la page du même nom, et sur le site web : <http://mecina.jimdo.com> (vous y retrouverez toutes les infos concernant **mécina**, et tous les numéros déjà parus, en téléchargement libre, format PDF !). A très vite !

La mention « parutions inopinées » signifie que le journal paraît à fréquences aléatoires, selon le temps et les moyens...

L'ensemble de la rédaction et de la mise en page est signé Mathilda.